



PLAN DE COURS

COURS : L'être humain

PROGRAMME : Tous les programmes

DISCIPLINE : 340 Philosophie

PONDÉRATION : Théorie : 3 Pratique : 0 Étude personnelle : 3

Professeur(s)	Bureau	☎ poste	✉ courriel ou site web
Fanie Mousseau	C-185	3396	fanie.mousseau@college-em.qc.ca

PÉRIODE DE DISPONIBILITÉ AUX ÉTUDIANTS *À remplir par l'étudiant*

	LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI	VENDREDI
Avant-midi					
Après-midi					

Coordonnateur(s)	Bureau	☎ poste	✉ courriel ou site web
Pierre Brière	C-185	6014	pierre.briere@college-em.qc.ca

Énoncé de la problématique

Abordons ce deuxième cours de philosophie, portant sur l'être humain, par un lieu que vous fréquentez déjà tous les jours : celui de l'expérience. Mais laquelle? Celle qui vous rapproche de votre voisin, votre frère, votre ami, votre ennemi, celle qui semble se vivre dans un mélange de singularité et d'universalité. Qui n'a pas, par exemple, traversé de deuil? Qui ne s'est pas traîné, un temps, dans une peine d'amour? Qui n'a pas désiré l'impossible, ou du moins n'a pas désiré sans être gratifié de retour? Autrement dit, qui n'a pas subi quelque « passion »? Attention! Ce terme n'est pas à comprendre en son sens usuel, celui qui s'accompagne de l'image agréable de deux êtres épris l'un de l'autre. Mais partons tout de même de cette image. Pourquoi parlons-nous, dans ce cas, de passion? Ces amoureux sont-ils maîtres de leur émoi? Le veulent-ils, seulement? Nous connaissons des passions « dévorantes », « destructrices »... Précisément, les amoureux passionnés qui ne peuvent se passer l'un de l'autre, qui parfois même multiplient leurs efforts pour, pourtant, y parvenir, semblent subir un certain mouvement plutôt que d'en être les maîtres. Et c'est bien ce verbe « subir » qui est employé dans notre question : qui n'a pas déjà subi quelque passion, n'a pas été emporté « malgré lui », passivement, dans un mouvement affectif – tristesse, joie, colère, mépris, amour - qui l'animait pourtant intérieurement? Quelqu'un dirait « moi! », ajouterait aussitôt qu'il s'est maîtrisé, qu'il a contenu ses pleurs à la mort de son chat, s'est efforcé de ne pas rappeler son ancien petit ami des dizaines de fois après la rupture, et quoi d'autres. Mais la maîtrise de soi n'est-elle pas la camisole de force qui habille nos émotions les plus involontaires? Partons donc de cela : nous sommes, nous hommes et femmes, mus par des émotions, et en ce que celles-ci semblent nous échapper au point où il nous apparaît parfois nécessaire de devoir les contenir du dehors, nous sommes des êtres passionnés.

Mais d'où vient cette force contraignante qu'il nous arrive, du moins le percevons-nous ainsi par moments, d'exercer sur nos passions? Mais d'autres parleraient de détachement plutôt que de force. Qu'importe. Parce que cela nous apparaît comme un acte volontaire sur un mouvement involontaire, en lui ne résiderait-il pas l'essence de l'homme? Là gît précisément le problème que nous aborderons à l'occasion de ce cours : celui de la liberté. Car si l'homme est soumis à ses passions, et que de se délivrer de cette emprise implique quelque chose comme l'action délibérée et rationnelle de celui-ci, c'est donc qu'il semble difficile de réfléchir à la nature de l'homme sans avoir, du moins comme horizon, cette question en tête : qu'est-ce qu'un homme libre? Mais où est le problème? L'homme, pour être homme libre, doit « agir » en fonction de lui-même, de ce qu'il choisit dans la clarté de son entendement. Et bien voilà... faisons cela! Ce peut-être difficile, exigeant, mais pas nécessairement problématique. Mettons-nous à l'ouvrage, exerçons-nous... Pas si simple. Car cette libération dépend non seulement de comment nous concevons l'homme, mais aussi de la conception du rapport qu'il entretient avec l'extérieur. C'est l'homme dans son monde, si tant est que nous sommes affectés par ce qui provient de l'extérieur. Et parce que l'homme se fait ses repères, évolue dans son monde comme un chat dans une ruelle, qui connaît les endroits où chasser les souris, se protéger, et trouver à manger, bref qui sait ce qu'il doit savoir pour faire sa vie de chat, c'est aussi la question de la connaissance de ce monde que nous aborderons durant la session. Mais réduisons-là à notre préoccupation principale afin de formuler une question simple, celle à laquelle nous nous attacherons à travers les auteurs que nous étudierons : Faut-il connaître – et quoi – pour être libre? Et connaître, est-ce de ne plus rien ressentir de ce qui nous affecte émotionnellement? Faut-il se tenir soit d'un côté, soit de l'autre? Voyons plus en détail, c'est-à-dire en trois parties, ce que nous rencontrerons comme positions philosophiques quant à cette question.

Plan du cours

Premier moment : Les Stoïciens (semaines 1-4)

« Conduis-moi, Zeus, et toi, Destinée, au lieu où j'ai été placé par vous »¹. Voilà l'expression claire de ce que chacun possède à l'intérieur de lui selon les Stoïciens : la volonté de s'accorder avec ce qui advient à l'extérieur de lui, et qui par définition ne dépend pas de lui. Nul ne peut être libre, sans savoir ce qu'est un homme comparativement aux autres êtres vivants, mais aussi quel rôle est imparti à chacun dans la grande valse des causes et des effets qui composent le destin. Mais déjà, ces penseurs de l'Antiquité nous exigent de nous maintenir à l'intérieur d'un paradoxe : l'homme se meut à travers son propre destin, un destin qui lui échappe et qu'il ne peut contrôler, et c'est précisément dans l'assentiment à ce destin qu'il est libre. Philosophie de la passivité? Qui ne s'est pas déjà fait conseiller, alors qu'il était aux prises avec une énorme souffrance, « d'accepter » le cours des événements, de se ranger à la réalité? Pour les Stoïciens, ce conseil prend racine et force dans une réflexion sur le *cosmos*, la Nature, le monde, c'est-à-dire dans une *physique*. Tout, dans ce monde entièrement composé de matière, s'enchaîne de manière nécessaire, mais aussi providentielle. L'homme voit, perçoit, subit l'enchevêtrement des événements, mais ne doit juger ces événements au-delà de ce qu'ils sont en eux-mêmes : ni bons ni mauvais. S'il faut les aimer, les vouloir, voire les trouver « bons », c'est en tant qu'ils découlent de ce grand déploiement du monde qui ne dépend pas de nous. Et désirant que tout arrive tel que la divinité le prévoit, nous ne désirons paradoxalement que ce qui dépend de nous, c'est-à-dire que notre raison s'accorde avec la raison et l'ordre du monde. Là est la liberté de l'homme, et son bien. Mais s'il faut ainsi se réjouir de ce véritable bien qui est propre à l'homme, c'est tout le reste des affects qui se trouve évacué. Libre et indifférent. Le Stoïcien est devenu, dans notre jargon, le « stoïque », celui qui ne se laisse perturber par rien, et qui tire, en quelque sorte, sa liberté du fait de n'être emporté par aucune passion.

Second moment : René Descartes (semaine 5-8)

Même si René Descartes (1596-1650), des siècles plus tard, s'inspirent par moments des Stoïciens, notamment dans la première maxime de sa morale par provision² où il affirme que la liberté est plus grande si aucune promesse ni jugement de valeur fort n'est affirmé, ce qui rapproche sa conception de la liberté d'une espèce d'indifférence, c'est plutôt sur le mode de l'expérimentation intime et intérieure de la liberté que l'idée d'indifférence se révèle premièrement comme l'essence de celle-ci. En effet, si la liberté consiste en un pouvoir simple de nier ou d'affirmer les choses proposées par l'entendement, et ce sans contrainte extérieure, c'est avant même de faire ce choix et donc d'exercer notre liberté que nous expérimentation une indifférence première et fondamentale, signe de ce pouvoir illimité qui fait d'ailleurs l'essence de l'homme. Mais cette indifférence, à défaut de n'être que le ressenti d'un potentiel de liberté, n'est pas celle des Stoïciens. Celle-là, qui consiste à vouloir - sans emportement- ce qui doit arriver, Descartes la reconnaît et la considère comme le la forme la plus basse de la liberté³. Pourquoi? Parce que la vraie liberté, comme volonté, affirme ou nie le bien qui lui est clairement connu, et se fortifie ainsi de son mariage avec l'entendement. Là se distingue clairement Descartes de ses prédécesseurs Stoïciens, car ces derniers ne semblent pas associer la liberté à la connaissance. Du moins, s'ils le font, ce n'est qu'en tant que la liberté se comprend en rattachant l'éthique à la

¹ Épictète, *Entretiens*, IV, I, 131.

² *Discours de la méthode*, III, 24.

³ *Méditations métaphysiques*, IV, 46

physique. En effet, ce que le sage sait et qui le rend libre, c'est qu'il n'a pas le pouvoir d'intervenir dans le cours des événements qui l'émeuvent de telle ou telle façon. C'est, disons-le comme cela, une « méta-connaissance », puisque la causalité particulière des événements n'a pas besoin d'être connue pour être aimée et voulue. Au contraire, le « pourquoi » de l'événement, dès lors que nous n'y pouvons rien, n'est pas posé, et à ce questionnement se substitue plutôt une acceptation. Pour Descartes aussi, il convient de le dire, les fins de Dieu dépassent la portée de l'esprit humain⁴, dieu ayant pourvu l'homme d'un entendement limité. Mais la liberté n'est pas qu'acceptation, car la volonté prend toute sa portée lorsqu'elle s'accorde non pas au destin, mais à l'entendement, c'est-à-dire lorsqu'elle se pose sur ce qui lui apparaît avec clarté et distinction. Plus vaste que l'entendement, et analogue à celle de Dieu dans sa liberté et sa vastitude, elle est tout de même emportée par le bien qui est vrai, et non résignée devant la force d'une quelconque raison cosmique matérielle. Normal... l'homme n'est pas matière pour Descartes, mais « chose pensante » de par son âme. En contrepartie, et nous voilà bien dans l'époque moderne, la nature et ce corps qui nous est intimement lié appartiennent au règne de l'étendue. Mais précisément la volonté, domaine de la pensée, a le pouvoir de refuser une situation, de déployer une force contre la nature, d'intervenir dans le déroulement des séries causales. L'âme, comme conscience et sujet libre, regarde les passions et le monde comme des objets distincts d'elle. De fait, ne sommes-nous pas plus libres lorsque c'est la nature qui s'adapte à nous, plutôt que nous à elle?

Troisième moment : Spinoza (semaines 9-14)

Ni un ni l'autre répondrait Spinoza (1632-1677), et c'est peut-être avec lui que nous trouverons une certaine voie médiane entre une liberté indifférente et une volonté emportée et toute-puissante. Car si la liberté, chez Spinoza est aussi une compréhension de la nécessité inhérente à la nature, au monde et aux événements qui s'y déroulent, elle ne s'identifie pas pour autant à l'acceptation ou la résignation stoïcienne. Impossible : Il n'y a pas de volonté divine sur laquelle l'homme devrait ranger la sienne. C'est que le Dieu de Spinoza est directement « Nature », et non pas « Volonté » à l'origine d'un monde voulu telle ou telle. Et parce que rien n'existe à l'extérieur de ce Dieu-Nature qui se déploie selon les lois de la nécessité mathématique, l'homme, premièrement comme corps, est autant soumis à ces lois que n'importe quel autre corps, et se trouve affecté de l'extérieur par de multiples causes. L'âme étant, pour sa part et de manière parallèle, l'idée de ce corps affecté nécessairement, les idées et volitions qu'elle produit ne se dégagent pas non plus de cet enchaînement, et c'est en ce sens que nous la dirons « passionnée ». Affirmer une liberté à l'extérieur des lois de la nature, comme le font à leur manière les Stoïciens et Descartes, et ce quoique notre expérience intime nous invite à croire, est donc impossible pour Spinoza. Ce serait là de penser l'homme à l'extérieur de ce qui est. Mais la liberté ne sera pas cependant étrangère à la raison, pour autant que penser par la raison n'est pas d'accorder sa raison à ce qui dépasse l'être humain, mais plutôt, en comprenant ce qui régit nos affects et entretient nos désirs, d'être actif à l'intérieur de la nécessité, c'est-à-dire de devenir cause de ce qui nous affecte plutôt que de subir passivement la causalité. On pourrait résumer l'idée ainsi : « vouloir » ce qui se produit dans la nature ne consiste pas à être indifférent à ses effets sur nous, ou encore à tirer profit de celle-ci en la gouvernant, mais à être cette nature, c'est-à-dire à la produire. Ainsi, devenir libre, pour Spinoza, consiste à « faire passer la nécessité de l'extériorité à l'intériorité »⁵, c'est-à-dire de comprendre que nos affects et désirs qui conduisent

⁴ *Méditations métaphysiques*, IV, 44.

⁵ Suivant la formulation de Ferdinand Alquié, « Nature et humaine et liberté », *Leçon sur Spinoza. Nature et vérité dans la philosophie de Spinoza. Servitude et liberté selon Spinoza*, Paris, Éditions de la Table Ronde, 2003, p. 172.

nos actions sont produits et prennent force par les mêmes lois mathématiques qui décrivent le fonctionnement de notre raison. « Je traiterai donc de la nature des affections et de leurs forces, du pouvoir de l'âme sur elle, suivant la même méthode que dans les parties précédentes de Dieu et de l'âme, et je considérerai les actions et les appétits humains comme s'il était question de lignes, de surfaces, de solides »⁶. Voilà ce que nous dit Spinoza. Cette nécessité géométrique est à connaître et la connaissance ne saurait s'exercer par une raison qui se tient à l'extérieur de la nature. Par conséquent, il n'existe pas chez Spinoza de raison qui, aidée de la volonté, renverse les passions en les maîtrisant. D'autre part, si se libérer consiste à agir en sachant ce qui nous fait agir, rien n'indique que cette libération soit le processus par lequel l'homme « s'insensibilise ». Il demeure affecté, car pour Spinoza ne plus être passionné signifie simplement ne plus « pâtir », ne plus être passif. Mais allons-nous nous libérer de la tristesse en étant « activement » triste? Non sens. Là réside le génie de Spinoza. C'est qu'en ayant l'idée adéquate de ce qui nous affecte de tristesse, autrement dit en comprenant rationnellement la nature dont nous faisons partie, nous gagnons en puissance, c'est-à-dire que nous persistons dans notre nature qui est de connaître ainsi, et se faisant nous nous affectons, pour ainsi dire, de joie. Or la joie, en ce qu'elle est associée au fait de connaître adéquatement, nous inclinera davantage dans cet exercice, et c'est en connaissant davantage que nous serons à la fois plus puissants, actifs, et libres... mais aussi plus joyeux! Nul besoin d'une volonté illimitée et d'un entendement qui lui propose des idées vraies pour être libres. Car la connaissance du bien est simplement la conscience de notre joie : est bon ce que nous voulons. C'est dire que chez Spinoza, la force d'une idée ne réside pas dans sa vérité objective – autrement tout fumeur arrêterait de fumer par la simple connaissance des effets néfastes du tabac sur la santé - mais en ce qu'elle est l'idée de ce que nous ressentons...

MÉTHODE PÉDAGOGIQUE

La formule des cours dépend de la nature même de la matière, comme toujours. Or, la philosophie étant dialogique (échange de parole entre des gens qui cherchent à dire le sens) et rationnelle, tous les participants à ce cours sont encouragés à s'en approprier le contenu par des interventions orales (honnêtes et respectueuses). Saisissez donc l'occasion qu'est ce cours pour vous questionner avec le professeur et les autres étudiants. Ce questionnement pourra d'ailleurs s'intégrer sans problème à l'intérieur des exposés, bien que magistraux, du professeur. Une dynamique de classe qui implique la participation active à la fois du professeur et des étudiants rendra donc ce cours beaucoup plus profitable, et agréable.

MATÉRIEL REQUIS

- a) Un recueil de textes (traités et extraits stoïciens) disponible à la coopérative. Il faut se le procurer dès maintenant!
- b) Des photocopies d'extraits de l'œuvre de Descartes vous seront distribuées à la semaine 3.
- c) SPINOZA, *Éthique*, présentation, traduction et notes par Charles Appuhn, Paris, GF Flammarion, 1965, 378p. Ce livre sera disponible à la coopérative, et vous devez vous le procurer pour la semaine 8.

⁶ Spinoza, *Éthique*, III.

ÉVALUATION

- 1- Explication de texte (Stoïciens) (25%) : remise semaine 5
- 2- Texte argumentatif (Descartes) (25%) : remise semaine 10
- 3- Examen récapitulatif **en classe** (15%) : semaine 13
- 4- Carnet de bord (10 questions à répondre au fur et à mesure de la session) : remise semaine 14
- 5- Dissertation finale **en classe** (25%, minimum 900 mots) : semaine 15

Toutes les dates de remise sont données à **titre indicatif seulement** (sauf pour l'évaluation finale), la marche effective du cours pouvant toujours entraîner des modifications de calendrier. L'étudiant devra donc, en fin de compte, se conformer **uniquement** aux consignes **définitives données en classe** par le professeur.

Il est important que vous *conserviez les copies de tous vos travaux et examens*. Si vous deviez faire une demande de révision de notes, ces documents vous seraient indispensables. Le cas échéant, le plus simple, et le plus logique est d'en parler d'abord au professeur. Pour une révision de note en cours de session, cette démarche est de toute façon obligatoire.

EXIGENCES PÉDAGOGIQUES

(1) NOTE DE PASSAGE

La note de passage d'un cours est de 60 %.

(2) PRÉSENCE AUX ÉVALUATIONS

Aucune reprise ne sera accordée si un étudiant est absent au moment d'un examen ou de toute autre évaluation en classe, à moins, bien sûr, de raisons graves ou d'entente préalable avec le professeur.

(3) REMISE DES TRAVAUX

Le département de philosophie, en guise de politique relative aux retards dans la remise des travaux, a adopté les *principes* suivants :

- 1) Les travaux doivent être remis à temps. *Aucun retard* n'est donc *permis*, à moins d'une entente avec le professeur.
- 2) Une telle entente n'exclut pas qu'une *pénalité* soit imposée à l'étudiant retardataire.
- 3) Le cas échéant, cette pénalité ne doit pas dépasser un *maximum* raisonnable.
- 4) Ce maximum est fixé comme suit : a) quotidiennement : 5 % de la note du travail ; b) au total : 10 % de la note du travail.

Les travaux sont remis en main propre au professeur (on ne les glissera *jamais* sous la porte de son bureau) par l'étudiant lui-même.

(4) PRÉSENTATION MATÉRIELLE DES TRAVAUX

L'étudiant doit respecter les « *Normes de présentation matérielle des travaux écrits* » adoptées par le Collège. Ces normes sont disponibles sous la rubrique « **Aides à la**

recherche » du centre de documentation du Collège dont voici l'adresse : <http://ww2.college-em.qc.ca/biblio/normes.pdf>

Tout travail ou examen *doit* (du verbe *devoir*) être rédigé proprement, sans taches ni ratures, à l'ordinateur de préférence (à double interligne), sinon à l'encre bleue ou noire - il n'y a *aucune* autre option. Il est remis sur des feuilles de grandeur standard, sans déchirure ; il est « broché » s'il a plus d'une page. Un travail brouillon est à recommencer et se voit pénalisé pour le retard qui en découle ; dans le cas d'un examen, il n'y a pas de seconde chance...

(5) QUALITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE

La qualité du français est indissociable de l'exposition claire des idées. Elle sera donc évaluée. Conformément à la politique du Collège, chaque département «détermine les exigences requises (sic) quant à la qualité du français des travaux présentés par les étudiants». Le Département de philosophie a fixé à 10% de la note de chaque travail la pondération accordée à la qualité du français. Un nombre de fautes excessif entraînera la note 0 à cette rubrique. Un travail dont la lisibilité est par trop affectée par la mauvaise qualité du français est à reprendre et se voit pénalisé pour le retard qui en découle.

(6) PLAGIAT

Plagiat = 0 pour toutes les personnes impliquées. Et puisqu'il est malheureusement devenu nécessaire de mettre les points sur les «i» sur la question, mentionnons qu'un travail est taxé de plagiat aussitôt que, **en totalité ou en partie**, il n'a pas été rédigé par l'étudiant lui-même.

PARTICIPATION AU COURS & AUTRES RÉGLEMENTS

(1) Il est attendu de l'étudiant qu'il soit un étudiant.

(2) **POLITIQUE DU DÉPARTEMENT DE PHILOSOPHIE QUANT À L'ABSENCE RÉPÉTÉE DES ÉTUDIANTS:**

- 1) Un étudiant qui aura été absent à plus de 10% de la période totale prévue pour un cours (soit 4.5 heures ou encore une séance et demi) sera invité à rencontrer son professeur, qui l'aviserà des conséquences possibles de sa(ses) prochaine(s) absence(s).
- 2) Est susceptible de n'être plus admis en classe tout étudiant qui, malgré cette invitation et cet avis, se sera absenté à plus de 20% (soit 9 heures ou encore 3 séances) de la période totale prévue pour un cours.
- 3) En ce cas, la note portée au bulletin est la note totale obtenue (compilée ou non) au moment de l'expulsion.

Cette politique a reçu, comme le prévoit la PIEA, l'approbation de la direction des études.

- (3) Toute manipulation ou utilisation pendant la période de classe d'un **téléphone cellulaire** ou de quelque technologie apparentée peut entraîner l'expulsion immédiate de l'étudiant.
- (4) L'usage d'un ordinateur n'est pas permis à l'intérieur de la classe. Les notes de cours seront prises sur du papier.

BIBLIOGRAPHIE

- ALQUIÉ, Ferdinand, « Nature et humaine et liberté », *Leçon sur Spinoza. Nature et vérité dans la philosophie de Spinoza. Servitude et liberté selon Spinoza*, Paris, Éditions de la Table Ronde, 2003.
- BARBERO, Odette, *Descartes. Le Pari de l'expérience*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- BRÉHIER, Émile, *Histoire de la philosophie* (7 vol.), Paris, Presses Universitaires de France (PUF), 1931.
- BRÉHIER, Émile (trad.), *Les Stoïciens*, Paris, Gallimard (coll. La Pléiade), 1962.
- DESCARTES, René, *Discours de la méthode*, Paris, Gallimard (coll. Folio essais), 1991.
- DESCARTES, René, *Méditations métaphysiques*, Paris, GF Flammarion, 2002
- FRAISSE, Jean-Claude, *L'œuvre de Spinoza*, Paris, Vrin, 1978.
- MOREAU, Pierre-François, *Spinoza*, Paris, Seuil (coll. Écrivains de toujours).
- MOREAU, Pierre-François (dir.), *Le Stoïcisme au XVI^e et XVII^e siècle. Le retour des philosophes antiques à l'âge classique* (tome 1), Paris, Albin Michel, 1999.
- SPINOZA, *Éthique*, présentation, traduction et notes par Charles Appuhn, Paris, GF Flammarion, 1965.

POLITIQUES ET RÈGLES INSTITUTIONNELLES

Tout étudiant inscrit au collège Édouard-Montpetit doit prendre connaissance du contenu de quelques politiques et règlements institutionnels et s'y conformer. Notamment, la *Politique institutionnelle d'évaluation des apprentissages* (PIEA), les conditions particulières concernant le maintien de l'admission d'un étudiant, la *Politique de valorisation de la langue française*, la *Politique pour un milieu d'études et de travail exempt de harcèlement et de violence*, les procédures et règles concernant le traitement des plaintes étudiantes.

Le texte intégral de ces politiques et règlements est accessible sur le site web du Collège à l'adresse suivante : www.college-em.qc.ca. En cas de disparité entre des textes figurant ailleurs (par exemple, dans l'agenda étudiant) et le texte intégral, ce dernier est la seule version légale et appliquée.